

Gaston CALMETTE
Directeur-GérantRÉDACTION DU SUPPLÉMENT
Francis CHEVASSURÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris, 26, rue Drouot (9^e), Paris

Sommaire

JEAN RICHPIN.....	La retraite de Bourbaki
JEAN RICHPIN.....	Poèmes
NICOLE.....	Le poète des Gueux
LÉON HUGONNET.....	Une ambassade à Marakech
HENRI MASSIS.....	Maurice Barrès et les jeunes gens
JEAN JULLIEN.....	La vieille amie Nouvelle inédite
J. CALVET.....	La poésie de Jean Aicard
ANDRÉ BEAUNIER.....	A travers les Revues
Marquis COSTA DE BEAUREGARD.....	Le retour du marquis Henry
ANDRÉ MAUREL.....	Les lacs d'Albano et de Nemi

Page Musicale

RAOUL GUNSBURG.....	« Le Vieil Aigle » Air chanté par M. Roussellière
---------------------	---

La Retraite
de Bourbaki

En 1870, M. Jean Richepin quitta l'Ecole normale, où il avait été brillamment reçu, pour s'engager dans l'armée de Bourbaki. Etant soldat, il prit, au jour le jour, des notes qui, depuis, ont trouvé place dans un roman aujourd'hui épuisé et qui s'appelle *Géométrie*.

Voici cette belle et émouvante page du nouvel académicien.

L'armée de l'Est battait en retraite sur Besançon après l'inutile tentative de Bourbaki pour débloquer Belfort. Pauvre et lamentable armée, qui avait commencé la campagne étant déjà un troupeau ! Quelle cohorte ! Innombrables corps francs ou tout le monde se chamarrant de galons ; bataillons de matelots ou presque personne n'en portait, car il n'y avait plus, un officier par cent hommes ; cavaliers de gomme improvisés spahis ; mobiles effarés, gauches consensés de quarante ans dont les meilleures compagnies avaient pour capitaines d'anciens sergents-majors, et enfin les débris de l'armée de la Loire, ces régiments de marche tant de fois disloqués par la défaite et la misère, tant de fois reconstitués à la diable, de brie et de broc, les uniformes mêlés ; sauf les Lyonnais aux vareuses neuves et des *Vengeurs* aux costumes d'opéra-comique, tout cela vêtus misérablement ; la plupart en lègues ; certains, des chancardes, rafistolés mi-partie pékins et soldats, ligandés en culottes de porteurs d'eau, chasseurs pantalonnés de cotillons, zouaves enfouis dans des cache-nez ; et, pour armes, des fusils de tout système et de tout calibre, distribués comme au détroit de la mer d'un arsenal en déconfiture, chapepoint fabriqués hâtivement, remingtons anglais, carabines suisses, tabatières, jusqu'à de vieux flingots à piston ; et toute cette foule manœuvrant au hasard, sans cohésion, sans expérience, sans discipline, les uns n'ayant jamais vu le feu, les autres l'ayant trop vu, ceux-ci accablés à la débâcle et y préparant ceux-là, les nouveaux travailleurs d'avance par la panique, les anciens écorchés d'une guerre où l'on était toujours vaincu et nul n'ayant confiance en rien, ni dans les chefs, qu'on accusait d'impéritie ou de trahison, ni dans l'intendance, qui nous laissait manquer de vivres des jours entiers, ni dans les camarades, puisque chacun sentait son voisin aussi découragé que lui-même.

Ainsi mal organisé, mal équipé et désespérant du suprême effort qu'on lui demandait, s'était mise en mouvement cette armée calamiteuse ; et si, quand elle marchait en avant, elle avait déjà l'air d'une multitude en déroute, on pense que ça pouvait être à présent sa retraite par dix-huit degrés de froid, les provisions égarées, hommes et chevaux fourbus, pas de commandement, après trois semaines d'étapes dans la neige et deux batailles perdues. A vrai dire, nous n'étions plus, au retour, ni une armée, ni même un troupeau, mais une débâcle de matière vivante et souffrante qui roulait tumultueusement.

Souffrance singulière, d'ailleurs, et telle que je n'ai jamais éprouvée la parer, sinon dans certains cauchemars. Elle ne se localisait en aucun point précis, ni dans les pieds lourds et traînants que gonflait la marche, ni dans l'estomac que flétrissait la faim, ni dans les mains et la face tuméfiées que le gel raidissait. On eût dit que le cerveau, engourdi de froid, avait plus la lucidité nécessaire à la perception de ces douleurs distinguées l'une de l'autre et qu'il les buvait toutes à la fois, comme une éponge imbibée d'un liquide pressée et saturée. Et cela vous donnait la sensation alternative d'être, tantôt d'une confuse pesanteur d'ivresse qui vous accablait, tantôt d'un vide où il semblait que tout l'être allait se fondre.

Dans ce cerveau plein de ténèbres, une seule flamme se rallumait par moments : l'idée fixe de ne point quitter le milieu de la route. Encore fallait-il, pour la ramener, le souffle hurlant des grands cris qui s'élevaient soudain de la tête de

colonne, annonçant qu'un encombrement survenait.

— Halte ! halte ! clamaient de proche en proche des voix à la fois terribles et terrifiées.

Et aussitôt tous les coude de se serrer aux corps, tous les pieds de se caler, tous les reins de se cambrer en arrière et toutes les épaules de s'arc-bouter les unes aux autres pour former bloc et résister à l'inévitable poussée des derniers rangs. Mais toujours, en dépit de l'avertissement et des précautions, la queue se tassait et s'écrasait contre le centre. Des reflux se produisaient alors. On piétinait, on virait sur place, on était saisi comme dans un remous ; et du lit de la route, devenu trop étroit et semblable à celui d'un fleuve barré, de brusques coulées d'hommes débordaient par les champs en nappes houleuses et tourbillonnantes.

Puis le lent ruissellement reprenait son cours. A peine songeait-on aux camarades abandonnés, à ce trop-plein répandu dans la neige, où il devait disparaître. On ne regardait même pas longtemps le contre-coup de la secousse qui vous avait donné quelques instants d'énergie. L'égoïste satisfaction d'avoir échappé au péril passé vous rendait moins redoutable la menace du péril futur. On oubliait l'affreuse angoisse de se voir à son tour, tout à l'heure peut-être, à la prochaine bousculade, rejeté hors de la route et noyé dans cette mer blanche où les enlèvements s'enfonçaient jusqu'au ventre. On était tellement saoul de lassitude, tellement affamé d'inertie, qu'on se laissait retomber à la confuse et douloureuse mais presque inconsciente — toujours d'apparavant, si bien qu'à un nouveau cri de halte on s'apercevait que depuis la dernière alerte on avait marché tout endormi.

J'éprouvais particulièrement cette sorte de sécurité somnolente. D'abord, à cause de mon extrême jeunesse, habituée aux longues et profondes nuits : j'étais à l'âge où l'on dormait, comme on dit, le derrière dans l'eau. Puis chaque fois que je me réveillais je donnais du nez contre un ancien cent-garde à qui j'embrassais le pas, et tout de suite je me trouvais rassuré par sa haute taille, son grand manteau rouge, où ma main s'agrippait aussitôt d'un geste machinal. Enfin, et surtout, je me sentais physiquement et moralement soutenu par mon voisin de droite, à qui parfois je m'accrotais sans qu'il se dérobât à cette charge, et qui m'avait dit à plusieurs reprises, dans les moments difficiles :

— Tenez bon, mon petit, et comptez sur moi. Et du poil, crédeu !

Il avait, en me parlant ainsi, un ton rude et de commandement, et cela m'inspirait d'autant plus de confiance. J'aurais aimé à lui en témoigner ma gratitude, mais, trop jeune pour articuler des phrases, je me contentais de le remercier du regard. Il comprenait, d'ailleurs, fort bien cette reconnaissance à la muette et y répondait en grognant d'une voix bourrue :

— N'y a pas de quoi, crédeu, n'y a pas de quoi.

C'était un homme de cinquante ans environ, mais d'aspect singulièrement vigoureux, au corps râblé, trapu. Il marchait d'un pas élastique, le torse droit, les pectoraux bombés, comme s'il défilait à l'alignement. Il portait à son kepi les galons de capitaine, et, quoique son uniforme fût celui des mobilisés, sa mine était celle d'un vieil officier de troupes régulières. Il en avait la tenue correcte, bien ficelée, la face culottée et sanguine, la moustache et l'impériale coupées à l'ordonnance, les cheveux ras, et sa nuque épaisse s'enfilait d'un gros bourrelet cramoisi, évidemment congestionné par l'usage du col carcan en erin dur. De temps en temps, il remontait d'un coup brusque une de ses épaules avec le mouvement d'un homme qui a l'habitude d'y sentir peser un fusil. J'avais aussi remarqué qu'au moment des haltes, quand il se carrait contre les poussées, il roulait la tête en soufflant bruyamment et en secouant les bajoues comme un ragot coiffé par les chiens.

Combien de fois apparut-il de la sorte à mes yeux soudainement ouverts, tandis qu'il m'était à droite et que de la main gauche j'empoignais le grand manteau rouge du cent-garde ? Combien de fois eut-il à me répéter :

— Du poil, mon petit ! Encore un peu de poil, crédeu !

De combien de sommes, interrompus ainsi, se composa pour moi cette première et interminable étape de la retraite ? En vérité, je n'en sais rien. Les heures de la fin, surtout, ne m'ont laissé aucun souvenir. La nuit était venue et je ne voyais plus le capitaine. J'entendais seulement sa voix et je sentais son bras contre le mien ; mais sa voix me semblait lointaine et son bras mou comme un bras d'ombre. Puis ces vagues perceptions s'éteignirent elles-mêmes et mon corps continua tout seul, sans que mon cerveau de somnambule en eût connaissance, à piétiner dans les ténèbres. Et cela dura jusqu'au petit jour, si bien qu'un jour dernier réveillé je crus tout d'abord qu'un lieu d'arrivée nous parions, car c'était au petit jour que nous nous étions mis en marche vingt-quatre heures auparavant. Cette fois-ci, par exemple, la voix du capitaine me sonna dans l'oreille avec un fracas de coup de foudre.

— Tenez bon, me cria-t-il. Ne lâchons pas le cent-garde !

Et en même temps il me poussait par les épaules, me collant la face dans le grand manteau rouge. La secousse fut si violente que le colosse tomba par terre et que je fis chape-chute par-dessus lui.

— Le lit ! Prenez donc le lit, crédeu ! nous hurla le capitaine.

Cependant, il barraît de sa forte poitrine la porte de cette chambre de paysan où nous étions, et comme d'autres

voulaient nous y suivre, il leur faisait tête en roulant sa hure de sanglier.

Au large ! au large ! commandait-il. Complet, ici !

Puis, ayant vu, en se retournant très vite, que le cent-garde et moi nous étions affalés sur le lit, il vint d'un saut nous y rejoindre. Une douzaine d'hommes se ruèrent alors par la porte et un moment s'installèrent pour dormir à même le sol, ou plutôt s'y laissèrent choir comme des bêtes assommées. Personne ne songea seulement à regarder s'il restait des brisées dans l'âtre. A quoi bon, d'ailleurs ? Avec quoi aurait-on alimenté le feu ? Il n'y avait plus un meuble dans la pièce, où sans doute l'on avait tout brûlé les jours précédents. Tout, jusqu'au bois du lit et à la paille elle-même. Il ne subsistait qu'un matelas de laine et une couette de plume impossibles à faire flamber.

Mais ce matelas, cette couette, quelles délices ! Pas de draps, pas de couvertures, pas d'oreillers ! Qu'importe ! Un lit, c'était un lit. Enfin ! Oh ! comme il me semblait doux, moelleux ! Comme j'avais chaud, entre mes deux compagnons ! Comme j'allais me reposer profondément ! Déjà le cent-garde, allongé dans la rue, ronflait. Le capitaine, blotti contre moi en chien de fusil, commençait à me souffler aux cheveux d'une haleine régulière et calme. Par terre, les camarades, immobiles, avaient l'air de morts. Un moment encore et je serais pareil à ces bienheureux. A propos, pourquoi tardais-je tant ? Pourquoi réfléchissais-je à leur bonheur, au lieu de le partager ? Chose étrange, j'étais maintenant éveillé tout à fait. Peut-être avais-je pris en marchant un trop fort acompte de sommeil, ou bien l'accumulation de souffrance et de fatigue me tendait les nerfs au delà de ce qu'ils pouvaient supporter, ou bien l'excès même de l'aise présente me grisait ; je ne sais trop ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'avais plus envie de dormir. Des picotements me montaient à la peau. Des crampes me couraient par les membres. Et c'était tout ensemble un tourment et une volupté. Je m'y complaisais. Ma pensée, redevenue lucide et agile, en cherchait les causes et en analysait les effets avec curiosité. Elle s'ingéniait aussi à retrouver le fil perdu de sa conscience dans le labyrinthe des confuses sensations éprouvées depuis vingt-quatre heures. C'est ainsi que tout à coup je me rappelai, en vive lumière, combien le capitaine avait été bon pour moi et que je ne l'en avais pas seulement remercié ; et je fus pris d'un besoin impérieux, irrésistible, maladif, de lui exprimer ma reconnaissance.

— Capitaine, lui dis-je, en lui secouant brusquement l'épaule.

— Hein ? quel ? grommela-t-il, les yeux écarés d'abord, puis la mine furieuse.

Je ne compris pas qu'il était furieux d'avoir été réveillé, et, tout à mon idée, je repris :

— Vous m'en voulez, n'est-ce pas ? Oh ! je le vois bien. Et vous avez raison, en apparence. Vous me trouvez ingrat. Mais je vous jure que vous vous trompez. Jamais je n'oublierai tout ce que vous avez fait pour...

Il m'interrompit par une bourrade dans les côtes, en me jetant en plein visage comme un commandement :

— Dormez !

Et il ferma les yeux.

J'avais la fièvre, évidemment, une sorte d'ivresse éternelle et têtue. J'insistai :

— Il faut pourtant que je sache à qui je dois la vie. Dites-moi au moins votre nom, capitaine. Votre nom, je vous en prie ?

Il me regarda d'un air féroce. On eût cru qu'il se rassemblait pour me sauter à la gorge.

— Crédeu ! fit-il, f...-moi donc la paix.

Puis, soudainement vaincu par le sommeil, il ajouta en me tournant le dos, et d'une voix déjà rendormie :

— Roncieux, Roncieux... avec un x. Je répétais machinalement :

— Avec un x, Roncieux.

Tout à coup il me sembla qu'une commotion électrique me traversait le cerveau et je m'écriai à très haute voix :

— Mais alors, vous êtes le père de Paul !

— Silence ! A la porte ! hurlèrent deux ou trois de ceux qui gisaient sur le sol et que j'avais réveillés.

L'un d'eux, même, se dressa sur son séant, tendit vers moi un poing blesé qu'entouraient des chiffres sanglants et me dit, les dents serrées, avec une farouche expression de haine :

— Canaille, va !

Plein de remords, je n'osai plus souffler mot et me renagai entre les deux vastes dos de mes compagnons ; et là, muet, immobile, les membres fourmillants de lancinantes chatouilles et en même temps alanguiés aux tièdes caresses de la plume, mon corps s'assoupit enfin, tandis que dans ma pensée ressuscitait tout le monde de souvenirs qu'avait évoqué ce nom de Roncieux.

Souvenirs ? Non. Hallucination, plutôt. Mieux même, car je ne rêvais pas, quoique les yeux clos. Les êtres et les choses m'apparaissaient précis, présents. Et cela n'avait pas la panacée instantanée du songe, mais le minutieux et successif détail de la réalité, jusqu'à m'imposer la perception des faits les plus insignifiants, des mots les moins notables. Ce monde d'autrefois, évoqué, je le voyais revivre, j'y revivais, et d'une vie si intense que bientôt les authentiques sensations actuelles s'y évanouissaient. La guerre, la neige, nos trois semaines d'étapes, nos deux batailles perdues, les affres de la retraite, cette armée de gueux dont j'étais, ces compagnons dont les corps endormis treissaient à mes côtés, cette chambre où peut-être agonisait le blessé au poing sanglant, rien de tout cela n'existait plus pour moi.

Jean Richepin.

POÈMES

La plainte du bois

Dans l'âtre flamboyant le feu siffle et détone,
Et le vieux bois gémit d'une voix monotone.

Il dit qu'il était né pour vivre dans l'air pur,
Pour se nourrir de terre et s'abreuver d'azur,
Pour grandir lentement et pousser chaque année
Plus haut, toujours plus haut, sa tête couronnée,
Pour parfumer avril de ses grappes de fleurs,
Pour abriter les nids et les oiseaux siffleurs,
Pour voir dans le vent mille chansons joyeuses,
Pour voir tour à tour ses robes merveilleuses,
Son manteau de printemps de fins bourgeois couverts,
Et la poutre en automne, et l'hermine en hiver.
Il dit que l'homme est dur, avare et sans entraînes,
D'avoir à coups de hache et par d'âpres entailles
Tué l'arbre, car l'arbre est un être vivant.
Il dit comme il fut bon pour l'homme bien souvent,
Qu'à nos jeunes amours et nos baisers sans nombre
Il a prêté l'alcôve obscure de son ombre,
Qu'il nous couvrait le jour de ses frais parasols,
Et nous bercail la nuit aux chants des rossignols,
Et qu'ingratis, oubliant notre amour, notre enfance,
Nous coupons sans pitié le géant sans défense.

Et dans l'âtre en brasier le bois geint et se tord.

O bois, tu n'es pas sage et tu te plains à tort.
Nos mains en le coupant ne sont pas assassines.
Enchaîné, subissant l'enlèvement des racines,
Tu végétais au même endroit, sans mouvement,
Et conjoint à la terre insupportable.
Toi qui veux être libre et qui proclames l'arbre
Vivant, tu demeures planté là comme un marbre,
Captif en ton écorce ainsi qu'en un réseau,
Et tu ne devineras l'essor que par l'oiseau,
Nous t'avons délivré du sol où tu te rives,
Et te voilà flottant sur l'eau, voyant des rives
Avec leurs bateliers, leurs maisons, leurs chevaux.
O les lieux différents ! les horizons nouveaux,
Que de biens inconnus tu vas enfin connaître !
Quel souffle d'aventure étrange te pénètre ?
Mais tout cela n'est rien. Car tu rampes encor ;
Qu'on le fende et le brûle, et qu'il prenne l'essor !
Et le feu furieux te dévore la fibre.
Ah ! tu vis maintenant, tu vis, tu voilà libre !
Plus haut que les parfums printaniers des fleurs,
Plus haut que les chansons de les oiseaux siffleurs,
Plus haut que tes soupirs, plus haut que mes paroles,
Dans la nue et l'espace infini tu t'envoles !
Vers ces roses vapeurs où le soleil du soir
S'éteint comme une braise au fond d'un encensoir,
Vers ce firmament bleu dont la gloire allumée
Absorbe avec amour ton âme de fumée,
Vers ce mystérieux et sublime lointain
Où viendra s'éveiller demain le frais matin.
Où luiront cette nuit les splendeurs sidérales,
Monte, monte toujours, déroule tes spirales,
Monte, évanouis-toi, fuis, disparaît ! Voici
Que ton dernier flocon flotte seul, aminci
Et se fond, se dissout, s'en va. Tu perds ton être ;
Aucun œil à présent ne peut te reconnaître ;
Et toi qui regrettais le grand ciel et l'air pur,
O vieux bois, tu deviens un morceau de l'azur.

Il était une fois

Il était une fois jadis
Trois petits gueux sans père et mère.
C'est sur l'air du *De profundis*
Qu'on chante leur histoire amère.

Ils avaient soif, ils avaient faim,
Ne buvaient, ne mangeaient qu'en rêve,
Quand ils arrivèrent enfin
A demi morts sur une grève.

L'Océan leur dit : — C'est ici
Que va finir votre fringale.
Mangez ! Buvez ! Chantez aussi !
Soyez gais ! C'est moi qui régale.

Et les trois pauvres goussepains
Qui n'avaient jamais vu de grève,
Ont contemplé des pains, des pains,
Et de l'eau, plus que dans leur rêve.

Sans chercher, sans se déranger,
Ils avaient la table servie,
De quoi boire et de quoi manger
Tout leur soif et toute leur vie.

Hélas ! les jolis pains mollets
A la croûte ronde et dorée
C'était le désert des galets
Jauvais par l'or de la soirée.

L'eau claire et pure, l'eau sans fin
C'était l'eau de la pluie amère.
Ils sont morts de soif et de faim
Les trois petits sans père et mère.

Cette histoire est du temps jadis
Une vague m're l'a narrée
Au rythme du *De profundis*
Que leur chante encor la marée.

Etude moderne d'après l'antique

— L'antique, disais-tu, peuh ! c'est froid comme glace.
On le respecte pour l'avoir appris en classe.
Mais c'est un préjugé, sois-en bien convaincu.
Jamais rien de précis, de réel, de vécu.
Il nous faut du présent, et point de rhétorique.
Tes anciens... — Mon ami, tu n'es qu'une bourrique !

Sous une hutte au toit de joncs entrelacés,
Aux parois de feuillage, ensemble et harrassés,
Dormaient deux vieux pêcheurs sur un lit d'algues sèches.
A côté d'eux gisaient leurs instruments de pêche,
Petits paniers, roseaux, lignes, forts hameçons,
Appâts que le fucus doit cacher aux poissons.
Verveux, nasses d'osier au fond en labyrinthe,
Deux rames, de leurs doigts caillonnés gardant l'empreinte,
Puis une barque usée, à plat sur des rouleaux.
Leurs hardes avec leurs bonnets de matelots,
Une natte, et voilà le chevet de leur tête.
C'est de ce pauvre peu que leur fortune est faite.
C'est là tout l'attirail des pêcheurs, tout leur bien.
Rien de plus. Et leur seul n'a ni porte ni chien.
A quoi bon ? C'est été de la peine perdue.
Pas de voisins ! Partout, autour d'eux, l'étendue.
La hutte est toute seule et la mer à côté.
Et ce qui les gardait, c'était leur pauvreté.

— Hein ! qu'en dis-tu ? Comment trouves-tu la peinture ?
Voyons, est-ce précis, réel, vécu, nature,
Détails sans rhétorique et mots sans tralala ?
Franchement, fait-on mieux aujourd'hui que cela ?
Or, sauf un trait, l'étude est mot à mot transcrit,
Idylle vingt et un, de l'auteur Théocrite.

Jean Richepin.

LE POÈTE DES GUEUX

Le poète des Gueux est un grand poète ;
et, ainsi, tous les bonheurs de sa destinée
ont l'agrément de tous les lettrés d'aujourd'hui.
Il emmène à l'Académie un ample
et beau lyrisme qui sera l'un des ornements
de cette compagnie.

Autrefois, le poète des Gueux, c'était
Béranger. Il avait chanté « les gueux »,
les « gueux » comme « des gens heux », et
pourquoi cela ? — parce qu'ils « s'aiment
entre eux ». Evidemment !... C'est quel-
que chose. Toutefois, les gueux de Béranger
ne sont pas de vrais gueux ; les spécialistes
l'affirment. Ce sont des gueux qui
ont tourné à la gentillesse, un peu comme
les bergers de l'ancienne poésie bucolique.
Les gardes de bétail ont, parmi
les réalistes, la réputation de paysans
plutôt rudes et qui n'affinent pas les délicatesses
du sentiment. Les poètes bucoliques
ne tirent nul compte de ce renseignement
et ils décident que les bergers seraient
de subtils poètes en plein pré. Ce fut
ainsi, dans les livres. Pareillement,
Béranger améliora les gueux. Mais il refusa
d'entrer à l'Académie. « Non, mes
amis, non, je ne veux rien être », répondait-il ;
et il ajoutait : « Qu'irais-je faire
en votre compagnie ?... » Il insistait, en
outre, sur l'ennui d'écrire un long discours.

Louons M. Jean Richepin de n'avoir
pas eu, comme disent les savants, cette
phobie de l'éloquence académique : le beau
discours qu'il a prononcé avant-hier, nous
ne l'aurions pas.

Il y a, dans la personnalité du nouvel
académicien, des contrastes attrayants ;
ils lui donnent une physionomie très pittoresque,
un cachet très particulier.

M. Jean Richepin fut normalien, d'abord.
Et puis, il se manifesta comme un
écrivain hardi. Ses livres étaient animés
d'un vif esprit de révolte ; et ses préfaces
étaient encore plus audacieuses, comme
si l'audace devait tenir plus de place dans
son programme que dans son œuvre elle-même.
D'habitude, les normaliens qui, un
beau jour, se mettent à faire de la littérature
se révèlent comme des écrivains très mesurés,
parfois un peu trop circonspects ; ils n'écrivent ni des « blasphèmes »
très violents, ni des « caresses » très fortes.
M. Jean Richepin a écrit des *Blasphèmes*
et des *Caresses*. Il le fit avec un grand zèle,
avec le désir évident de réagir contre les facons
de l'école.

Seulement, et peut-être contre son gré,
peut-être aussi à son bénéfice, il y a encore
du normalien dans les *Blasphèmes* et dans
les *Caresses*. Oui, le développement du
thème a gardé quelque chose d'ora-
toire, où l'on sent la lointaine influence
de Tite Live et de Cicéron. Ces poèmes de
rancune ou d'amour sont parfaitement raisonnables ;
ils se déroulent avec une lente et méthodique
régularité. Ils évitent les brusques sautes de l'idée,
les hardes caprices d'une imagination que
les modèles anciens n'ont pas éduquée.
Ils ont un bel aspect latin.

Et ainsi, M. Jean Richepin, quand il se
manifesta comme un écrivain des plus hardis,
conserva de ses origines normales tout ce
qui fallait pour que le contraste fût saisissant
et joli. Délicieuse réussite !...

Plus tard, quand une heureuse succession
de magnifiques poèmes, de romans très originaux,
de drames émouvants, eut désigné M. Jean Richepin
comme un des nos écrivains les plus dignes d'entrer
à l'Académie française, quelques personnes —
et, sans doute aussi, plusieurs académiciens —
s'étonnèrent d'une candidature qui, tout de même,
dérangeait un peu les traditions de la compagnie
que le cardinal de Richelieu a fondée. Les partisans
de M. Jean Richepin firent valoir, en sa faveur,
les rigoureux devoirs d'une sorte de justice
immanente. A cause de sa littérature très hardie,
— remarquaient-ils, — le poète des *Gueux*,
des *Blasphèmes* et des *Caresses* n'avait pas obtenu
ici-bas les avantages, les satisfactions et les honneurs
qui sont la légitime récompense d'un grand talent,
d'un vif amour des belles lettres ; alors, n'appartenait-il pas à l'Académie
française, à qui le cardinal de Richelieu confia
anciennement le noble gouvernement de la littérature,
de réparer cette regrettable injustice des circonstances ?
Certainement, oui. Et M. Jean Richepin fut élu ;
il porte l'habit vert, le bicorne et l'épée.

De sorte que ses audaces littéraires lui
donneront le double résultat d'une grande
réputation d'indépendance et puis d'un
fauteuil académique. Deuxième contraste.
A l'époque où il débuta comme poète,
la poésie française subissait l'influence des
Parnassiens. Ces délicats ouvriers avaient
affiné l'instrument du vers. Les négligences
d'un Musset ne paraissent plus tolérables.
On reprochait à l'auteur des *Nuits* ses rimes
médiocres et qui, parfois, ne sont que d'assez
vagues assonances. Théodore de Banville, lui,
proclamait que la rime était l'essentiel du vers
et l'essentiel même de la poésie. Il voulait que tout
dépendît de la rime. Il préconisait la rime riche,
la rime opulente ; et il en trouvait de telles
qu'après d'elles les plus célèbres financiers
lui semblaient pauvres : il les plaignait, en
badinant. La consonne d'appui eut, à ses yeux,
la qualité d'une muse charmante et impérieuse.
En outre, il formulait, avec autant d'érudition
que d'art, les règles d'une merveilleuse
rhythmique ; il travaillait à des surprenantes
combinaisons de syllabes et il ressuscitait
agréablement nombre de petits poèmes à
forme fixe, dont la terrible difficulté l'enchantait.

M. Jean Richepin ne méconnut pas le
mérite de ces recherches. Il aimait, lui aussi,
le jeu subtil des mots ; et, en somme, il adopta
la plupart des savants conseils que les maîtres
parnassiens lui donnaient.

Ses vers sont extrêmement bien faits.
Ajoutons qu'ils sont très bien écrits ; et c'est
un compliment qu'on n'a pas trop souvent
l'occasion d'adresser aux poètes.

De tant d'ouvrages si bien réussis, je crois que le plus durable est la délicieuse *Chanson des Gueux*. Elle eut, lors de sa publication, de menus ennuis avec les tribunaux. Il paraît qu'elle contenait, sous sa forme première, une ou deux pièces un peu vives de ton et qui pouvaient alarmer les gardiens de la respectabilité publique. Ces pièces-là ont disparu de l'édition définitive ; et ce qui reste, le principal, n'est que charmant. Peut-être n'était-il pas indispensable de multiplier, dans ces poë-

qu'il faut les en unisse. Les chefs de la communauté cochichérienne, quoiqu'ils soient même persuadés que les ambassadeurs en profitent. Mais il est presque impossible de l'éviter, car on ne trouve rien à acheter de gré à gré. L'acquisition étant un des droits de l'autorité, le refus de la *moua* serait considéré comme un affront et une marque de mécontentement. Il me semble que l'on pourrait concilier les usages et les nécessités locales, avec nos habitudes de probité et de dignité. Il suffirait de prélever le nécessaire pour les besoins de l'ambassade, d'en payer le prix aux Indigènes et de leur restituer le reste. On dirait peut-être que ces générosités ne seraient comprises que comme une preuve de faiblesse, d'ignorance des droits de l'autorité, ou d'incapacité à l'exercer. Je pense qu'au contraire ce serait une occasion de donner un exemple de générosité et de faire estimer davantage notre pays, par le contraste de

A peu de distance de la ville, on aperçut les membres présents de notre mission militaire, qui avaient revêtu leurs uniformes français, pour venir à la rencontre du ministre. C'étaient le commandant Kauchemetz, le capitaine d'artillerie Thomas et le lieutenant de tirailleurs Ahmed, auxquels s'étaient joints notre agent consulaire Omar et M. de la Martinière, chargé de mission par le ministère de l'instruction publique.

Les femmes marocaines, surtout celles de Fez, étant très jalouses, la plupart des marocains n'en épousent qu'une, par crainte d'être empoisonnés, mais ils ont un nombre illimité d'esclaves noirs et les enfants sont en majorité mulâtres. C'est pour ce motif que le ministre des affaires étrangères de cette époque était monogame. Ainsi que son nom l'indique, M'eddoul Gharnit était originaire de Grenade. Sa famille avait quitté l'Espagne au dix-septième siècle. Il est né à Fez. Son père était *ouzir* d'Abd-er-Rhaman et il fut élevé, avec le futur sultan Moulay Hassan, à la cour de Sidna-Mohammed. A l'époque où je le vis, c'était déjà un petit vieillard très fin, une autre soupir blanche. Il n'avait jamais été en Europe, mais possédait une grande pratique des affaires, par ses relations constantes avec les étrangers. Un jour que le sultan voulait le destituer, il lui fit cette cynique déclaration : « Tu ne trouveras jamais un ministre qui sache, comme moi, mentir aux diplomates. »

Dans son salon de réception, à Mara-

En 1896, le pauvre Jean de Tinan rendit à Maurice Barrès l'hommage de sa génération. Il écrivit : « Les jeunes gens sur lesquels M. Barrès a agi n'ont pas parlé de lui encore. Il a été mieux que le lettré, l'idéologue, l'écrivain que l'on a discuté il y a une demi-douzaine d'années. Il a été notre professeur d'énergie... ensuite nous avons fait de cette énergie ce que nous avons pu — ou nous en ferons ce que nous pourrions... Mais il a su être notre maître sans rien nous prendre de notre initiative — et nous ne lui en saurons jamais assez de reconnaissance... »

Il est si simple d'être plus propre à nous émouvoir que cette anecdote qui m'a plu de reproduire ici : « Un journal s'occupait de faire élire par des littérateurs le plus digne

Tu n'en sais rien, mon enfant, et moi non plus. En attendant ce que je vais m'en faire du mal, des mauvais sang !... Dire que depuis que tu es au monde, tu m'auras donné du souci !... Et quand tu as fait les secondes dents, à ta naissance, tu as eu la fièvre de croissance, pour ton accident de bicyclette, lorsque tu t'es mariée, à ta naissance de ton bébé... Où est-il ce cher rubin ?

— Chez sa grand'mère, heureusement ! S'il fallait que, sans domestiques, je m'occupe encore de lui et de sa gouvernante !

— Pourquoi ne t'es-tu pas adressée à un bureau de placement ?

— J'ai téléphoné à dix bureaux au

« Dieu a rappelé notre enfant pour son bien. Si je n'avais jamais entendu parler du Ciel, je l'inventerais pour y placer notre enfant... »

« Mon Henry, c'est vous qui m'avez écrit ces touchantes choses, disait-elle, consolez-vous à votre tour avec elle. C'est vous encore qui m'avez dit que le bon Dieu nous laissait sur la terre pour y expier, par notre patience et notre résignation nos fautes, qui nous excluraient du pays qu'habite Eugène. »

« Mon Henry, pourquoi pleurer sur notre enfant ? Ce ciel que votre amour ont inventé pour lui n'eût pas été digne de notre ange tant que celui qu'il habite, ou bientôt nous le rejoindrons. »

En relisant ces pages, les yeux de la pauvre mère pleuraient, mais son visage trahissait tant de confiance en Dieu, tant de résignation, que Henry ne se pouvait pardonner d'avoir eu peur de revenir et d'avoir douté d'elle comme de lui-même.

Marquis Costa de Beauregard.

LE LIVRE DU JOUR

Les lacs d'Albano et de Nemi

Sous ce titre, *Un mois à Rome*, M. André Maurel va faire paraître à la librairie Hachette un volume d'impressions sur la Ville Éternelle et ses environs. Nous avons la bonne fortune de publier les pages suivantes de ce livre, encore inédites, où l'écrivain érudit et délicat raconte une excursion au lac d'Albano et au lac de Nemi que Renan immortalisa.

Voici une journée tout entière consacrée à la nature.

Parti pour Albano et Nemi, le hasard de tramways propices m'a entraîné à buissonner. La nature ne se montre qu'à grandes lignes, masses et horizons. Tout son caractère est dans son ensemble; la source ne prend sa signification que par les méandres du fleuve.

Ne sont-ce point d'ailleurs, ceux-ci que je suis, tandis que le tramway m'entraîne à travers la campagne, longeant les aqueducs rousés et les traverses? Les sources albaïnes coulaient vers les marais du champ de Mars leur portant le berceau des jumeaux d'où sortira la ville aux sept collines, et le flot des fils d'Ascarie s'est répandu incessamment, fécondant le pays d'Évandre. Je remonte le cours de ces eaux fertiles, frôlant à la touche l'Acqua Claudia. La voie bientôt commence à grimper le long des contreforts albaïns. Sur la gauche, Frascati étage ses villas, plus large et plus noble que Tivoli, si les souvenirs et les restes de Tusculum la font moins glorieuse que ceux de Tibur. Le tramway commence à souffler, et peu à peu derrière lui, Rome apparaît tassée et épanouie à la fois. On tourne, on vire en lacets vers les beaux chênes dont on commence à voir le balancement sous la brise. Les oliviers se courbent au vent de la voiture; ils nous saluent d'une amicale bienvenue. Vieillards courbés, ils sont ces témoins que l'on voudrait interroger sur tout ce qu'ils ont vu, et leur front tordu, taillé, inspire un respect qui

nous maintient en gravité malgré tous les séjours des verdures bientôt répandues à profusion. Le rocher n'abandonne pas pourtant, il perce entre chaque bouquet, et les arrachements que le passage du tramway lui a imposés, le rappelle, tout partiel, à notre souvenir romain. Une halte, au bord d'un chemin ombreux, indique la route de Frascati. Quelques pas encore et c'est Grotta Ferrata où je vins, voici quinze jours, chercher Dominiquin. Le dieu des tramways qui faisait se succéder deux de ceux-ci à courte distance, m'a permis une seconde visite à Saint-Nil. Puis-je-il vous favoriser aussi et vous permettre une halte à Grotta Ferrata pour connaître vraiment et aimer le plus grand des Bolonais. Longtemps, Grotta Ferrata passa pour le Tusculum de Cicéron. Il n'est plus permis, paraît-il, de croire cela. Tusculum est là-haut, à gauche, derrière Frascati, où se voient des ruines. Grotta Ferrata n'a pas de ruines; elle ne peut donc prétendre à nous montrer Cicéron. Je ne le cherche pas dans les rues de ce petit village, et reprenant le fil du trolley, je dévale vers Valle Viata.

C'est une halte au bord de la route. Là s'embranchent une ligne de tramway pour Rocca di Papa. Elle n'y parvient point, pourtant. Longtemps, elle tourne, se fraie un chemin subtil parmi les éboulis, serpent dont la tête reste dans l'axe de la queue, et, renonçant, vous confie à un funiculaire qui vous dépose — au pied de Rocca di Papa. Est-ce parce que je ne l'attendais pas? Il faut toujours se méfier des surprises. Rocca di Papa m'a paru et elle reste dans mon souvenir, comme le plus fier paysage, égal au moins à San Geminiano ou à Montefalco. Egal! La mer d'éméraude que Rocca di Papa contemple par-dessus le lac d'Albano donne à la ville une sublimité à laquelle la Toscane et l'Ombrie, si magnifiques qu'elles soient, ne sauraient prétendre. Le bourg a pris possession au-dessus de tous les monts, sauf du Cavo, d'un pic vertigineux. Il s'est agrippé au flanc calameux et ses rues sordides ragent de l'infection que les unes déversent sur les autres. Il faudrait un piollet et des sels pour grimper à ce village sans souffrance. On tourne la tête, toute nausée et toute peine sont oubliées. Frascati à droite, au pied le lac d'Albano, coupe d'un bleu ardent que la verdure des chênes repousse encore, puis la grande plaine entre Rocca et le lac, s'abaissant doucement vers celui-ci, la grande plaine où s'allongeaient Albe-la-Longue et là-bas, par-dessus Castel Gandolfo et Albano, la mer scintillante à peine voilée de son écharpe matinale. Partout, les monts s'épandent, s'inclinent vers la campagne et la mer, vers le généreux val d'Ariccia et les plaines stériles de Rome. Rocca di Papa domine la chaîne albaïne comme une reine sordide mais prestigieuse; elle commande aux eaux paisibles et aux flots courroucés.

Grimpons toujours, plus haut encore, pour jouir de toute sa minable fierté! Les dernières maisons passées, entre elles et la montée du Cavo d'où Jupiter Latial veillait sur son peuple, le plus délicat et frais vallon se prélassait. Une légende veut qu'Annibal vint camper ici. C'est donc que Jupiter retirait sa main, et je me plais à trouver dans la légende

la désaffection des Romains pour leurs dieux, puisqu'ils leur permettaient que Jupiter ait pu consentir à laisser Annibal se prélasser ici sans le foudroyer. Mais combien nous comprenons le Carthaginois! La fraîcheur, la douceur, l'abondance de ce vallon aux troupeaux paisibles sont inexprimables. Ce n'est que pâturages et jeunes moissons, arbres parsemés aux flancs du vieux cratère, tendresse riante d'une nature légère et fine. C'est dimanche. Filles et garçons se promènent amoureusement dans ce jardin charmant, serré mais épanou entre le bourg et le Cavo.

Après la rude montée, après l'enragée culbute des monts vers la plaine et la mer, le repos de ce val qui se courbe doucement comme le fond d'un étang est d'une grande joie. Si grande que je perds tout courage de grimper au haut du Cavo. Qu'y ferais-je maintenant que Jupiter en a été chassé par les astrologues? Encore s'ils étaient augures! Si résigné que l'on soit, au temps où l'on vit, et qui n'est pas si condamnable puisqu'il procure de tels plaisirs tout de même, je supporterais mal de voir Rome et la mer Tyrrhénienne au bout d'une lorgnette. Ce serait offenser trop gravement le bon roi Latinus que de constater la faillite de Jupiter par les rues-égouts du village, où se lisent sur des plaques les plus cocasses des dénominations: 20 Septembre, Garibaldi, noms sacrés pour tout Italien, mais d'une modernité pour flagrant en ces lieux verbigineux, paradoxaux, impossibles à imaginer en leurs aspects de défi, de domination, d'intrépidité vraiment antique, et que le présent diminue, si grand soit-il, lorsqu'on songe au fabuleux Ascarie qu'ils eurent la gloire de séduire, — par les rues de ce village calameux, je redescends vers le funiculaire et le trolley qui, d'une traite, au bord du lac Nemi, va me transporter.

Marino, Castel-Gondolfo, Albano, Ariccia sont traversés, dégringolés et gravés. La route, entre chacune de ces bourgades, est une allée de grand parc, aux arbres touffus et hauts; elle court le long des monts, sous la feuillée, offrant à gauche les aspérités du roc fertile en chênes, à droite l'étendue majestueuse de la plaine méditerranéenne. La douceur, la mollesse et la fraîcheur de ces pentes inclinées vers la mer sont extrêmes. Elles le sont surtout, lorsque, Ariccia franchie, le tramway, accroché au rocher, surplombe l'admirable val Ariccia, profond, tendre et éclatant de récoltes jeunes, par-dessus lesquelles l'azur des flots brille au lointain.

Le soleil, haut maintenant, inonde la plantureuse vallée et commence à pénétrer les impénétrables profondeurs où naquit Vénus. Les arbres, noirs hier encore, se déploient aujourd'hui et ils baillent leur allégresse de renaitre. Le chemin que je suis, plein d'ombre jeune, est caressé d'une brise délicate. A l'abri des rochers suintant des eaux albaïnes, la route se prélassait et s'amuse parmi les rameaux qui l'éventent. Ses circuits révèlent à chaque instant un aspect nouveau, toujours frais et rayonnant. Tantôt la mer est maîtresse du paysage, tantôt les montagnes, tantôt les chênes forestiers, tantôt le village lui-même. Il semble que le trolley veuille faire le tour de ce petit monde pour nous le montrer sous tous ses aspects réjouis-

sants. Pourquoi donc ne suis-je la proie d'aucun souvenir? Si jamais terre morose peut exciter notre manie d'historien, n'est-ce point celle-ci? Les premiers hommes industrieux qui la plantèrent et la fertilisèrent sont ceux à qui nous devons cette Rome où nous sommes si heureux. C'est ici que se fixa la race d'Enée fugitif. Elle se coucha sur ces flancs puissants et féconds comme il ne fut donné à aucun peuple, même aux fils de Cadmus, de se perpétuer. Les amants de la pure nature peuvent prendre ici une belle revanche sur ceux qui demandent aux paysages des évocations humaines. La nature est belle toute seule, sans rien qui la relève. Elle n'a besoin d'aucun soutien pour nous plaire; elle se suffit à elle-même et elle nous suffit par sa largesse et son exubérance de bonheur.

Assis sur les terrasses de la villa Strozzi-Cesarini, à Genzano, je respire le silence et la plus douce paix parfume l'air immobile. Posée au bord du Nemi comme un oiseau au bord d'une coupe, le balcon, balancé de camélias roses, cherche à se mirer à l'exemple de Diane, qui ne fut coquette que sur ces rives. Elle pouvait se contempler sans que jamais le vent sillonnât sa jeunesse d'une ride passagère.

Au fond du cirque parfait que les châtaigniers garnissent et couronnent, le lac est glacé comme le verre entre ses baguettes. Rien ne le trouble, rien ne l'agit. Pas un frémissement, pas une caresse ne l'atteignent. Comme Diane, il est insensible, et c'est plus que son image, c'est son cœur qu'il lui renvoie. Des légendes d'horreur qu'on lui imposa et dont Renan nous a laissés, dans son *Prêtre de Nemi*, le définitif témoignage, je ne puis rien retrouver. Renan et tant d'autres contredisent ma vision d'aujourd'hui. Et celui-là même qui vibre si bien aux émotions de la terre latine, Gabriele d'Annunzio, m'importe peu pour avoir placé sur ces bords une scène, d'amour sans doute, mais d'un roman qui s'appelle *Le Triomphe de la Mort*. Il n'en est qu'un qui, à mon gré, ait éprouvé ici la sérénité qui m'enivrait, et c'est Lamartine. Non point tant par ses vers immortels que par l'association que lui inspirèrent les yeux de Graziella: « Le beau lac de Nemi qu'aucun souffle ne ride », je ne puis pas le voir funéraire. Ce serait le rabaisser que de le dire charmant, et pourtant ce serait me montrer moins injuste que de le dire sépulcral. Rien ne bouge, pas même les arbres amoureux de Diane et qui cherchent ses traits au fond des eaux, et pas même le frisson de la mort ne le secoue. Non, ce n'est pas la mort, si ce n'est pas la vie. C'est le repos, c'est la retraite, c'est la béatitude. Est-ce donc tout vivre, que de s'agiter? La vie est aussi dans le calme, dans la jouissance de respirer et de voir. Elle est aussi dans les reflets que les choses laissent en nous, et tirent de nous, sans nous émouvoir; et le lac de Nemi acquiesce cette vie-là comme aucune chose ne peut ne la montrer. Par ses deux cents mètres de fond, de ce fond où ne parvient aucun orage, où les ombres elles-mêmes n'atteignent pas, loin de me terrifier et loin de me rappeler le prêtre de Diane égaré, il ne m'inspire qu'un amour confiant et ne me dit que la beauté de l'indifférence. Pourquoi m'agiter, pourquoi, selon le sens âpre du mot,

pourquoi vivre? Il vit celui-là, de tous ses bois, de toutes ses eaux, de tous ses rocs et de tout son peuple d'herbes et de poissons sans défiance. Il vit et il est serein. Il vit et il ne pleure jamais. Il vit et il ne rit même pas non plus! Rien ne le trouble, tout l'effleure et il offre à tous les visages un miroir égal. Au fond de sa coupe, aux bords verdoyants et protecteurs, il regarde passer les jours et les nuits sans en être jamais touché. Les hommes peuvent l'interroger, il dédaigne de leur répondre. Ils peuvent le sillonner, ils ne les sent même pas. Ils peuvent sournoisement détourner sa nappe trop haute, il n'a pas l'air de sentir la blessure par où s'écoule son sang — il en a d'autre! La belle tégou qu'il nous donne! Il reçoit tout, ne rend rien et ne profite même pas. Il est là, seul et ne pas se remuer parmi le monde agité, jeune éternellement comme sa froide Diane. Nous, mourons d'avoir voulu vivre. Le lac de Nemi reste serein de se moquer de vivre autant que de mourir. Laissons faire le destin. Abîmons-nous dans la béatitude. Jouissons du soleil, et des lilas modestes et des orgueilleux camélias. Prenons garde cependant de trop en jouir, Nemi nous reprocherait notre hâte. Il se repose depuis trois mille ans et n'est pas fatigué de s'étendre. Reposons-nous, reprenons notre souffle comme il relit ses eaux, et si nous savons réfléchir en notre cœur, comme il fait en son azur uni, ceux qui nous contemplent ou s'agitent autour de nous, nous serons heureux ainsi que les anges du ciel auxquels Dieu terrible n'en impose même plus.

Hélas! comme tant d'hommes qui comprennent les leçons qu'ils reçoivent et ne les suivent pas, je suis reparti vers le trolley qui, de nouveau, m'a entraîné dans son tourbillon de poussière et de vanité. A Ariccia pourtant, je l'ai quitté et à travers les bois, le long du parc Chigi, j'ai regagné le lac Albano. Sous les ormes et les châtaigniers, c'est Diane encore que je rencontre, mais une Diane échappée comme moi au mirage apaisant du lac insensible, la Diane qui visite Endymion. Le beau berger qui osa jeter les yeux sur Junon dormait à l'ombre de ces hêtres, lorsque Diane l'aperçut, et, pour ses mérites, oublia comme je l'oublie, l'enseignement de son miroir. Elle aime, et quitta pour toujours les remords de Nemi pour les bords souriants d'Albano. N'y soyons pas plus fiers qu'elle le fut! Puisqu'il faut vivre, c'est-à-dire être heureux et souffrir, apprendre et oublier, sentir et penser, qu'on le ferait bien sur ces bords! Si Nemi est le lac d'un Lucrèce, Albano serait celui d'Actéon. On y entonnerait le cantique d'Actéon ou le refrain des vieillards de Faust, toute sa vie.

Aux bords plus évadés que ceux du Nemi, Albano s'étend aussi plus large, moins profond et plus frémissant. Rocca di Papa le domine, les champs restés stériles d'Albe-la-Longue le regardent, Castel-Gandolfo s'y contemple, et la foule du dimanche lui jette des pierres. Il s'amuse de tout infiniment. Entre l'espèce qui fut le berceau de Rome et le rocher où le château du pape est perché, il vit de tant de vanités contradictoires et définitivement pareilles. Nemi, sous ces aspects, ne troublerait pas d'une seule ride son visage apaisé. Albano en est tout émoustillé. Il se tourne à droite,

à gauche, cligne de l'œil et se plisse de mille sourires. Ce n'est pas lui que Juliette Récamier pouvait se consoler de son exil. Nemi lui eût mieux appris qu'Albano la vertu de la patience. Au moment même où, dans la villa de Canova, elle tâchait d'oublier Paris, son persécuteur était précipité. Le lac d'Albano n'avait pas assez de calme pour la retenir. Ne venait-elle pas d'en partager les orages en essayant de sauver la papauté au pauvre pêcheur dont la fidélité au pape venait de causer la condamnation? Pauvre manière de se consoler que de participer aux passions! Belle comme Diane, elle en eut les faiblesses.

C'est qu'Albano est un lac amoureux, et il n'est pas de plus doux rappel au monde que celui qu'il nous fait entendre. Joli, plein de grâce, il éveille les plus agréables sentiments, qui font supporter les jours rapides et si lents. La main dans la main, on voudrait y venir à vingt ans avec celle qu'on a choisie, et, sur ses pentes ombreuses, jouir intensément d'être un homme et de sentir. Il est surtout, là-haut, au bord occidental un vrai paradis.

Sur le mont Cucco, là même où Albe avait sa nécropole, des villas, oh! cinq ou six, sont bâties. A leurs pieds, le lac frétille et les chênes en étages. En face, la ceinture des bois de châtaigniers, puis, couvrant le roc dont ils cachent la rudesse, à gauche la ligne sèche et vibrante d'Albe-la-Longue, sous Rocca di Papa et le Cavo, à droite Castel-Gandolfo et son palais pontifical, sorte de burg sans défenses, et derrière, enfin, Rome et la mer. Tout cela! sous la main, devant les yeux qui s'écarquillent.

Tout se ramasse au pied de ce Cucco, les eaux et les bois, la mort d'Albe, l'agonie du burg papal, la renaissance de Rome et l'éternité des flots. Ah! vivre ici! Dans la possession de toutes les beautés que le monde a faites, celles dont nous ne devinerons jamais le mystère et celles que l'homme entasse insaisissablement! De temps en temps, on irait à Nemi demander quelque conseil de tranquillité, quelque épicurisme absolu et l'on reviendrait retrouver l'alagère, boire le Falerno et projeter un Forum exalté.

Puisque nous fûmes jetés dans un monde frénétique, laissons-nous emporter dans la ronde. Elle a ses ivresses. Diane vient d'y goûter et s'y abîme. Albano, qui pourrait tout mépriser ayant tout vu, depuis Albe jusqu'à Castel-Gandolfo, s'amuse toujours et participe à tous les jeux qui agitent ses bords.

Et le rêve que je fais de venir avec ceux que j'aime contempler pendant de longs jours de printemps, du haut de ces petites villas, le spectacle complet de la terre avec ses lacs, ses bois, ses hommes et ses flots, qu'est-il donc si ce n'est un hommage aux passions fécondes de ce monde? Nemi est l'idéal; nous n'y atteindrons jamais, si nous l'entrevoions et le comprenons. Que du moins Albano nous console de notre infirmité, et nous rende aussi envivante qu'il se peut, notre pauvre et riche vie!

André Maurel.

Imprimeur-gérant: QUINTARD

Paris, Imprimerie du Figaro, 26, rue Drouot

Au théâtre de Monte-Carlo:

LE VIEIL AIGLE

Drame lyrique en un acte

Poème et Musique de Raoul GUNSBURG

Fragment d'une scène chantée par M. Rousselière

TOLAIK

PIANO

Andantino mesto.

Mais toi Père tu la possèdes — tu connais le feu de son baï.

f a Tempo

ser Elle est à Et moi je souffre je suis jaloux jaloux de toi mon Père jaloux à mourir

a Tempo

Rall.

Mosso.

rir jaloux à faire mourir

Rall.

Dim. e rall.

Rall. molto, mf

Lento

pp desolato.

Quand vient le soir cru el ra-menant vos a-mours vo-tre bonheur chante aux é-

Lento.

pp

Copyright 1909 by Choudens, éditeur.

a Tempo

toi les... mon des ses poir — saigne dans l'ombre — quand vient le soir cru el ra-menant vos a-mours

a Tempo.

Rall. molto

mf

mf Moderato

Au bas de la grande tour je guette vos ca- res ses caché comme un va-

Rall.

mf

mf Espressivo

Con portamento tutta forza

leur- j'écoute vos baï sera Et tous — les mots d'amour qui tombent de vos lè- vres sont des gouttes de

a Tempo

Rall.

a Tempo

sang- qui saignent de mon cœur.

a Tempo

Rall.

And. e mosso.

pp

ppp

Cresc. f

Rall. e dim.

Ayuntamiento de Madrid